

# Pecunia non olet

«L'argent n'a pas d'odeur»: c'est ce qu'aurait répliqué l'empereur Vespasien à ses conseillers qui rejetaient son idée de prélever une taxe sur les toilettes publiques de Rome. L'argent, qu'il ait été durement gagné, volé ou reçu, ne trahit en effet pas son origine. Et «... non olet» est une citation fort courante, qui fait allusion à l'apparence admirablement neutre de cette substance tant aimée. Au sein de la corporation médicale, on appelle «numismates» les spécialistes interdisciplinaires de la maximisation du profit privé, un titre non encore reconnu officiellement. Cela pourrait changer si, suite aux dernières découvertes sur l'univers du papier-monnaie, une nouvelle sous-spécialité devait voir le jour. Les choses se sont en effet compliquées lorsque les Chinois, quelque douze siècles après l'introduction – innovante – de l'antique impôt sur les latrines, introduisirent les premiers billets de banque.

Des chercheurs de l'Institut Max-Planck, spécialisé dans la dynamique et l'auto-organisation, ont découvert que les billets de banque peuvent servir de traceurs de l'extension géographique des épidémies modernes. Selon la revue «Nature», ils ont calculé, à partir de données relatives aux mouvements des dollars papiers, des échelles de graduation universelles qui sous-tendent le comportement des humains en matière de voyages. Ils ont analysé les données d'un jeu internet américain de traçage des billets, qui met en circulation des millions de coupures en impliquant comme joueur toute personne qui enregistre en ligne son lieu de séjour momentané. Les informations récoltées permettent de tirer des conclusions sur les caractéristiques statistiques du comportement de voyage, indépendamment des moyens de transport utilisés. Ce nouveau concept s'apparente à d'autres modèles mathématiques servant à décrire des courants turbulents ou des systèmes chaotiques. Quiconque dépense sans compter tous azimuts apporte une contribution importante à la prédiction des épidémies à venir.

Le potentiel d'une véritable numismatique médicale n'en est pas pour autant épuisé. «Le Figaro» a été le premier journal européen à rendre compte d'un congrès tenu à Toronto, où des chercheurs des hôpitaux universitaires de Genève ont présenté leurs études portant sur les billets de banque en tant que porteurs de virus. Concrètement, il s'agissait de billets de cinquante francs généreusement sponsorisés par la Banque nationale, qui avaient été contaminés

avec différents virus de la grippe et conservés à une température et dans une humidité constantes. En faible concentration, un type de virus tel que le H1N1 y survivait deux heures au plus, alors qu'un virus du type H3N2 tenait le coup de 24 à 72 heures. Comme tout milieu de culture, le coton des billets de banque nécessite des additifs pour assurer une conservation et propagation optimale de ses «passagers clandestins». Les traces de sécrétions des muqueuses humaines se prêtent particulièrement bien à cette fonction. Du mucus nasal de malades de la grippe a survécu de un à deux jours dans des frot-tis pratiqués sur le substrat monétaire. Dans de bonnes conditions, une forte toux ou de puissants éternuements ont favorisé la survivance des virus pendant près de 120 heures. Les auteurs ne font aucune allusion au danger de contagion. Pour approfondir cet aspect, il faudrait d'autres billets de la BCN! Chaque année, les billets souillés – près d'un quart des coupures traitées – sont retirés de la circulation par des automates de tri spéciaux avec déchiqueteuse intégrée.

Le papier sécurisé destiné à l'impression des billets, produit à Landquart aux Grisons, est exporté dans plus de 30 pays. Il ne consiste pas en cellulose, mais en une forme spéciale de coton qui, une fois tous les dispositifs sécuritaires apposés, est enrobée d'une «capsule» de laque. Les spores de champignons, virus et bactéries ne s'intéressent ni aux chiffres ni aux symboles nationaux, et pas davantage aux ornements visibles en filigrane. Ils se sont laissés séduire par les petits billets qu'un maniement quotidien a rendus sales et collants de graisse et de restes de salive, imprégnés de la sueur de mains non lavées, de traces de sang et d'excréments, et couverts de griffonnages au stylo. Rien ne protège là-contre, ni les hologrammes ou couches d'iriodine, ni les «In God We Trust» ou Arthur Honegger, et encore moins Sophie Taeuber-Arp: ce monde microscopique est du voyage.

Celles et ceux que les mathématiques et la microbiologie n'enthousiasment guère trouveront un champ de recherches tout prêt dans le domaine des drogues, car, comme on le sait, il est particulièrement chic de sniffer une ligne de cocaïne dans un billet de banque roulé. Dans l'agglomération dubloise, des chimistes ont détecté de la cocaïne, et parfois de l'héroïne, sur tous les billets d'euros de la région. Les temps changent: «Pecunia olet.»

*Erhard Taverna*